

Becca France

L'idée d'aller voir sur place cette immense ruine qui date de plusieurs siècles me hantait depuis longtemps.

Et puis, ce n'est pas bien haut : 2312 mètres seulement. On ne peut presque plus faire d'alpinisme faute de compagnie. Essayons du tourisme.

Becca France, becca de sinistre mémoire ! Le 6 juillet 1564, elle s'affaissa sur elle-même et ensevelit, sous ses débris, le village de Thora avec ses 600 habitants. Elle fait pendant en cela au Pic du Triolet sur Courmayeur lequel s'effondra lui le 12 septembre 1717 et ensevelit les chalets du Triolet et d'Ameyron avec 7 arpians et 120 têtes de bétail.

Le 31 août 1917, j'avais fait une jolie excursion préparatoire à la *Croix de Fana* sur Quart (2212 m.). Parti de Valpelline de bon matin, j'étais monté par la Combe d'Arpisson au Col de Viou. Le temps était splendide. Je remarquai partout tant de belles choses. A mi chemin entre le Lac Chaudière et le Col de Viou, je trouvai un microscopique glacier, le plus petit probablement que j'aie vu de ma vie : il avait tout au plus 15 mètres par 15 mètres, mais parfaitement formé, avec ses crevasses longitudinales, adossé à la paroi nord du vallon et les pieds allant se perdre sous un névé. Est-ce un glacier en formation ou en disparition ? Je signale ce petit glacier à l'ami professeur P. Revelli pour ses études glaciologiques.

Du Col de Viou, en continuant l'arête, je vins au Mont Mary. Je cueillis sur cette arête : *Cladonia vermicularis*, *Cetraria nivalis* et un *Eritrichium nanum* géant.

Du Mont Mary, en coupant d'interminables glavinières, je descendis au Col Cornet (2860 m.) où passe le chemin qui fait communiquer la Comba Mary avec la Comba Detse. D'ici, je suivis, jusqu'à la Croix de Fana, l'arête composée de plusieurs arêtes médianes parallèles unies entre elles par des dépressions longitudinales de gazon. Ce mot de Fana m'intrigue : n'y aura-t-il pas eu là, autrefois, un temple païen, en latin *fanum*. J'inspectai diligemment et en plusieurs sens le terrain, mais pas moyen de trouver traces de ruines, sauf peut-être à quelques mètres à l'orient et au dessous de la Croix au milieu d'un petit plateau vert.

Assurément, un petit point blanc de sanctuaire, sur l'emplacement de la Croix de Fana, serait admirablement placé restant visible d'un nombre ex-

traordinaire de localités de la vallée. Faites passer la commission à M. le curé de Quart, G. Vigon.

De la Croix de Fana, je me dirigeai sur les Trois-Villes. En descendant, dans la forêt, je remarquai un sapin énorme qui portait sur lui six à sept petits sapins. Ce genre de sapin-mère tend de plus en plus à disparaître de chez nous.

Trouvé bientôt des champs de blé à l'altitude de peu inférieure à 1900 mètres et qui doivent compter parmi les plus hauts de la Vallée.

Des Trois-Villes je vins à Valsainte dans la solitude de laquelle S. Eméric se plaisait à aller prier avant de devenir chanoine du Bourg.

Malheureusement le gentil petit oratoire élevé en son honneur depuis quelques années sous l'impulsion de M. le chanoine Noussan a déjà été dévasté par les bergers ou les passants. Que c'est dommage qu'on gâte tout. A Oyace, sur la pointe appelée *Grand Couâ* (2864 m.), les soldats de l'Institut Géographique Militaire avaient élevé plusieurs magnifiques piliers en ciment et en chaux; l'un de ces piliers soutenait même une belle plaque carrée de marbre blanc servant de table. Les chevriers de Verdon et de Vessona ont tout abîmé.

Remarqué autour de l'oratoire la *Lilacsyris vulgaris* assez rare dans la vallée.

Je descendis de là à Quart et remontai à Saint Christophe où le bon vin du curé m'enleva toute fatigue et me relança d'un bond dans la soirée jusqu'à la cure de Valpelline.

Cette promenade m'avait laissé le plus agréable souvenir. Je voulus en faire une autre dans le même genre à la Becca France sur Sarre. C'est ce que je réalisai quelques jours après, le 18 septembre.

Au lieu de passer par Aoste, Chésallet, Ville sur Sarre et vallon de Thora, je passai par Gignod, Buthier, Rola, Chaligne et Chésère: c. à. d. que je mis en pratique un de ces itinéraires saugrenus conseillés par le guide Bobba et Vaccarone.

N'avez vous jamais remarqué les excentricités de nos *Guides* de montagne? Ouvrez celui-ci. A page 306, vous lisez: *de Valpelline ad Aosta pel Colle di Viou!* A page 109, vous trouvez: *de Pollein ad Aosta pel Colle Carrel!*

Ma foi, on comprend très bien que pour aller de Courmayeur à Chamonix on puisse passer par le col du Géant, et que pour aller de Brusson à Gressoney on passe par le raccourci de l'Aranzola. Mais ce qui est incompréhensible c'est que pour venir de Pollein à Aoste, une heure à peine de distance, il faille s'éloigner pendant cinq heures au moins dans la direction opposée à Aoste. Le col de Viou relie le chalet d'Arpisson à celui de Viou sur Saint Christophe, mais non Valpelline à Aoste; le Col Carrel relie le chalet d'Arpisson à celui de Comboë sur Charvensod, mais non Pollein à Aoste. Toute manière même scientifique d'écrire ne doit pas heurter la nature. Un col de montagne donne toujours l'idée du chemin le plus court ou le plus direct, mais jamais d'un chemin long et détourné.

Quoiqu'il en soit, à la pointe du jour, j'étais à Buthier. On trouve ici com

me ailleurs des chemins qui font double emploi, servant en même temps de chemin et de ruisseau. N'ayez pas trop peur d'y marcher dedans et d'y abreuver la semelle de vos souliers: ça sert à maintenir les clous en les faisant rouiller dans le cuir.

A dix heures j'étais à la Chaz de Chaligne. Encore ici que d'incongruités on trouve dans les cartes de l'Etat major! Voyez, le mot Chaligne s'y écrit de trois manières différentes; la montagne, soit le chalet de Chaligne est écrit: *alp. Zalegne*; la pointe de Chaligne est écrit: *punta Chal* *lin*; enfin la Croix de Chaligne est écrit: *Croix de Challigne*. C'est, pourtant toujours le même mot Chaligne: pourquoi l'écrire de trois manières différentes? C'est parce que ceux qui ont écrit les noms sur les cartes n'en savaient pas de plus que ça.

Pour écrire bien un nom de localité valdôtaine, il faut connaître d'abord notre patois, puis connaître le français, puis connaître le latin car la plupart des mots ont tous été écrits primitivement en latin comme on peut le voir dans les chartes et les reconnaissances; ensuite, chose essentielle, il faut bien consulter nos vieux cadastres où l'on voit les noms et leur passage d'une nuance à l'autre. Si l'on n'a pas ces connaissances, on n'écrit que des bêtises.

Nous autres dans la vallée d'Aoste, nous pouvons même dire que nous avons cette fortune que le travail de la graphie des noms de localités est presque tout fait. Tous les noms de localités sont écrits de la manière juste et définitive dont ils doivent être écrits dans l'*Histoire de l'Église d'Aoste* en 10 volumes, de Monseigneur Duc. Il n'y a qu'à les extraire tels quels de cette Histoire. Monseigneur Duc a compulsé et repassé minutieusement tous les écrits valdôtains depuis le premier connu, c. à d. depuis la célèbre charte de l'an 923 jusqu'à nos jours, embrassant ainsi une période de mille ans. Etant sans contredit, à tout aujourd'hui, la plus haute compétence en fait d'histoire valdôtaine, il est par conséquent aussi la plus grande autorité en fait de graphie des noms de localités. Le cartographe indécis, le géographe consciencieux n'ont qu'à adopter à yeux clos la graphie indiquée par Mgr Duc qui a suivi chaque nom pas à pas dans son voyage à travers les siècles depuis son origine celte, salasse ou romaine jusqu'à nos jours.

Un nom de localité doit être conservé autant que possible sans aucune altération, comme un monument antique. Si vous le conservez tel quel, il sera un précieux jalon pour faire reconnaître sur l'endroit l'histoire locale: c'est un témoin du moyen âge, de l'époque romaine ou même des Salasses ou des Celtes. Si vous l'altérez, il ne dit plus rien sauf l'ignorance de celui qui l'a défiguré. Dépenser d'un côté de l'argent pour soutenir un vieux mur romain ou le ramener autant que possible à son état primitif, et de l'autre côté enlever à un nom de localité son état primitif pour l'habiller en arlequin moderne, est une contradiction: l'un et l'autre, le mur comme le mot sont de vieux monuments; tous les deux doivent être conservés tels quels.

Ceux qui ont fait nos cartes n'avaient aucune préparation en fait de

culture locale. Ils étaient tout aussi taillés pour écrire les noms de localités valdôtaines que moi pour écrire les noms de localités de l'île de Sardaigne. Aussi les cartes, si elles font plus ou moins foi dans les cotés d'altitude, n'ont aucune autorité dans la graphie des noms.

Pensez que les noms de nos paroisses *Donnas* (de Donatio, de Donacio Donas) et *Arnad* (de Arnado) sont encore aujourd'hui torturés officiellement en ceux de *Donnaz* et *Arnaz*!! Pourquoi cette graphie nouvelle en opposition à la graphie connue, exclusive, continue et incontestée de huit siècles?

La plus récente *mappe cadastrale* de Valpelline fait même erreur sur les noms de villages: le village de *Lavod* est appelé *Semon* et le village de *Semon* est appelé *Lavod*!

Sur la *Mappa d'vnone* qui contient le Mont *Faroma*, on voit indiqué sur la crête qui monte au *Faroma* un pic appelé *Tailù*: les cartographes ont voulu certainement se payer la tête de leurs lecteurs ou celle du Gouvernement. Tout ça n'est pas sérieux.

Puisque je suis sur ce sujet, permettez encore un mot.

Quand je consultais les cartes pour la première fois, j'étais étonné de trouver toujours ces deux lettres *Gr.* devant le nom de la montagne. Ainsi je voyais les noms des chalets d'Ollomont écrits: *Gr. By*, *Gr. Thoule*, *Gr. Cheval Blanc*, *Gr. Martinet*, *Gr. Chésal*. J'ai cru longtemps que ça voulait dire *Grand By*, *Grand Cheval Blanc*, *Grand Martinet*, etc... Ce n'est que bien tard que j'ai appris que ça voulait dire *grangia*.

En certains endroits du Piémont ou de la Lombardie, un chalet est appelé une *grangia*: alors nos cartographes ont généralisé et ont appelé toutes nos montagnes des *grangie*! Mais, Messieurs les cartographes, s'il y a des endroits où le chalet est appelé *grangia* ou *baita*, ou *malga* ou *casera*, ou *margheria*, ou *gias*, ou *va-tera* ou que sais-je, réservez donc ces appellations pour les localités où elles sont en usage mais ne les transportez pas dans la Vallée d'Aoste ou dans d'autres pays où elles sont inconnues. Chez nous on emploie seulement le nom de montagne: on dit: la *montagne* de Prarayé, la *montagne* du Verney, on dit aller en *montagne*; mais jamais la *grange* de Prarayé, acheter une *grange*, aller en *grange*! Montagne, alpe et ses dérivés, chalet (du patois *tsaléque*): voilà les seuls termes employés chez nous:

Dans l'acte de reconnaissance passé par Iblet de Challand à l'abbaye de S Maurice d'Againe le 28 mai 1390 il est dite « *Recognoscimus tenere in feudum... montaneam quæ vocatur Palasina, Terras de Wolun, montaneam quæ dicitur Soremont, montaneam quæ dicitur de Fontesin, cum omnibus decimis montaneorum et terrarum prædicatorum...* ». Dans une reconnaissance passée au curé de Pollein le 24 mars 1403, on reconnaît tenir de lui en fief « *res, possessiones infrascriptas quæ jacent in montaneam de Riverie (Reverrier) subtus rivum de Charvensod...* ».

Le mot *alpe* est plus vieux encore. L'acte de donation de l'an 1040 du Comte Humbert de Savoie aux chanoines de la Cathédrale et de la Collégiale

dit : « *Confero Canonicis... quidquid predii in Avisiaco (Avisè) et in Valle digna (Valdigne)... Hæc sunt campos, vineas, prata, silvas, alpesque.* »

Le pape Eugène III dans sa lettre du 15 janvier 1152, touchant les possessions de l'évêque d'Aoste à Cogne dit : « *Villam que dicitur Conia, cum alpibus suis* ». Ce mot *alpe*, sous la forme *a, av, arp*, a fini par constituer le radical de beaucoup de noms de montagne. Ainsi nous avons : *La Nouva* (l'alpe neuve), *L'Ardamun* (l'alpe dessus), *L'Ardèsò* (l'alpe dessous), *L'Arvieille* (l'alpe vieille), *L'Ardelè* (l'alpe delà), *L'Arpetta, Arpisson* (la petite alpe), *Arpian* (domestique de la montagne) etc....

Pendant que toutes ces choses me trottinaient par la tête, j'arrivai au petit plan, plan romantique s'il fut un, appelé *Plan de débats*, portant dans son milieu une grande croix, point de jonction des processions de Gignod et d'Excenex.

Sous cette localité, un clapey immense fait d'énormes blocs, clapey dérobé déjà assez bien sous un fouillis non interrompu d'arbustes rabougris.

On comprend facilement un clapey situé au pied d'une montagne qui le constitue, en se désagrégant. Mais un clapey, situé presque au sommet d'une montagne sans que celle-ci ait pu le former en aucune manière, çà s'explique moins facilement. Est-il constitué d'une montagne qui s'est autrefois affaissée sur elle même, ou bien d'une pierre que les agents atmosphériques morcellent sur place, à coup sûr, ce clapey offre un intéressant sujet d'étude.

Au dessus de ce petit plateau, dans un endroit où il y avait un peu d'eau je posai mon sac et me fis une bonne tasse de café brûlant. Après quoi je m'étendis béatement au soleil à savourer les effluves d'un cigare.

Que c'est joli la montagne en automne une fois que les troupeaux sont tous descendus dans les alpages inférieurs ! C'est une solitude et un silence impressionnants. En été, c'est si embêtant. On ne peut pas se dérober aux questions, aux regards et aux sourires des curieux arpiens : les uns vous demandent où vous allez, les autres, vous suivent des yeux aussi longtemps qu'ils vous aperçoivent, d'autres en vous voyant passer branlent la tête d'une manière qui semble dire : ces gens là ont trop bon temps, que ne leur donne-t-on du travail comme à nous pour les occuper ? En automne au moins il n'y a plus personne : ni les troupeaux avec le charivari de leurs chochettes, ni les bergers avec leurs indiscretions : ont jouit complètement de la solennité de la solitude.

Faut-il vous dire toute ma pensée ? La voici. Mais ne vous formalisez pas si la chose est un peu raide. Je vous dirai donc ceci que je ne me sens vraiment libre dans la montagne que lorsque je ne vois plus l'homme et que je commence à apercevoir les chamois et les bêtes sauvages. C'est mal parler que de parler ainsi, mais, quant à moi, j'éprouve toujours cette impression là. Où il y a le chamois il y a la liberté ; où il y a l'homme il y a la servitude, il y a la gêne, il y a les convenances. J'ai toujours quitté avec plaisir la zone de l'homme pour monter dans la zone du chamois, et j'ai toujours quitté avec regret la zone du chamois pour redescendre dans la zone occupée par l'homme. *Ubi ibex, ibi libertas*. Les courses d'été n'ont du reste pas

d'autre but que de fuir l'homme pour se retrouver de nouveau un moment nez à nez avec la nature.

L'aéronaute milanais Usuelli me disait un jour : je ne me sens jamais plus libre et plus sûr que lorsque je suis à 5000 mètres dans l'air. Bon homme ! Il doit être aujourd'hui revenu de sa méprise. Je lui oppose moi un autre aphorisme et je lui dis : la liberté existe partout où il n'y a pas l'homme ou ses œuvres, et elle n'existe pas partout où il y a l'homme.

J'étais donc là au beau soleil, les deux mains sous la tête, regardant monter les volutes de fumée de mon cigare et me grisant de cette liberté que donne la solitude de la montagne lorsqu'un aigle traverse majestueusement l'espace à une grande hauteur sur ma tête et va se cacher derrière le mont Falère. Le bon abbé Bovet, requiescat, me disait souvent : « Vois-tu, je n'ai jamais pu comprendre le vol de l'aigle. Tant de fois, dans ma vie de chasseur, aux moments de repos, entre un affût et l'autre, je me suis amusé avec ma lunette à contempler le vol de l'aigle : il avance dans l'espace sans faire aucun mouvement des ailes : tout son corps est immobile et malgré cela il avance. Ça ne se comprend pas qu'un corps qui ne fait aucun mouvement puisse se déplacer et avec tant de rapidité ! On dirait que l'aigle avance dans l'espace *par la seule force de la volonté*. Le vol de l'aigle a toujours été pour moi une chose mystérieuse. » Il ne faut pas s'étonner que M. Bovet n'ait pas surpris le mystère, vu que déjà Salomon, qui était aussi fin observateur, dit dans ses Proverbes... *penitus ignoro viam aquilæ in cælo* (Prov. XXX 18, 19).

Mais toutes ces réflexions ne m'approchent guère du but. Il faut se bouger *grandis enim restat via*. La Becca France est encore loin de l'autre côté de la montagne.

Je repartis donc et cahin caha, de la Croix du Plan des Débats je m'en vins au Col de Met situé entre la Pointe de Met et la pointe de Chaligne à l'altitude approximative de 2470 mètres.

D'ici mes yeux se portèrent immédiatement sur la Becca France que je dominais d'environ 150 mètres. La tradition veut que le nom de Becca France lui soit venu de ce que, du sommet de cette Becca on apercevait les monts de la France. Je fais toutes mes réserves sur l'objectivité de cette tradition. Si la tradition est exacte, Becca France aurait dû être élevée de sept à huit cent mètres de plus qu'elle n'est aujourd'hui, car même de l'endroit où j'étais, je n'apercevais aucune montagne française. Les montagnes de Valgrisenche et de Rhêmes qui dépassent les 3400 mètres, ôtent toute vue de ce côté.

Du col, je vis cependant toute la direction que je devais suivre pour arriver sur la Becca France et pour en descendre : c'était tout ce qu'il m'importait pour le moment.

Je devais traverser toutes les montagnes de Sarre et me porter sur la crête divisoire entre les montagnes de Sarre et celles de Saint-Pierre, crête qui monte lentement sur la Becca France en direction nord-ouest sud-est.

Il est plus que midi. Je descends donc sur le versant de Sarre.

La première montagne sur laquelle je tombe est celle de Chésère (2175 m.) avec sa chapelle alpine construite en 1650 et renouvelée en 1904.

Je traverse ensuite lentement la colline pour venir à Morgniod (2148 m.). Vous ne savez pas : il me semblait de voir, à travers tous ces pâturages, glisser sur l'herbe, la grande ombre de l'évêque d'Aoste Saint Boniface (ancien possesseur de la plupart des montagnes de Sarre) qui s'est rendu plusieurs fois sur les lieux, notamment le 4 juillet 1228, liquider à l'amiable avec les propriétaires voisins, les difficultés qui étaient surgies au sujet des limites des pâturages. Il me semblait le voir après avoir exposé sa cause devant les arbitres, accepter humblement leur décision pour ne pas faire des procès avec ses diocésains. En apercevant plusieurs masures abandonnées et dont il ne reste plus que les murs à fleur de terre, je me disais : qui sait si cette maison, lorsqu'elle était sur pied, n'a pas vu autrefois le Bienheureux Boniface ?

Avec cette vision du grand évêque, j'arrivai à la montagne de Morgniod. La première chose qui me frappa ce furent des petits tabliers blancs tendus sur des cordes. Il y a donc des enfants par ici, me dis-je. Je ne tardais pas à les voir, et une bonne vieille avec eux. C'étaient probablement les enfants de la famille du propriétaire de la montagne. Aussitôt me vinrent à l'esprit les belles lignes de notre professeur l'abbé Fenoil dans le *Çà et Là* p. 193. « Ce qui est du moins très sûr, dit notre historien artiste, c'est que la vie humaine abandonne les sommités. Ainsi tous nos grands chalets d'aujourd'hui étaient, il y a quelques siècles, de petites *consorteries*, comme on les appelait ! là se groupaient à de petites distances, de petites maisonnettes peuplées d'enfants, de bergers, de bergères ; de toutes parts, au milieu des violettes de la montagne, émergeaient des têtes enfantines ; au seuil des portes se montrait le profil grave des têtes blanchies par l'âge. La vie coulait en ces lieux à pleins bords..... et la montagne, était le séjour spécialement réservé à l'enfance et à la vieillesse ».

C'est vrai, la vie humaine a abandonné les sommités ; mais c'est vrai aussi qu'aujourd'hui elle tend à les reconquérir. Tous nos riches propriétaires envoient de nouveau maintenant leurs familles en montagne, à 2000 mètres d'altitude, faire la cure d'air et de lait. La plupart de nos chalets sont de nouveau égayés par les innocents ébats des petites têtes blondes. Pour ne citer que celles qui me viennent sous la plume, la famille Lanier passe l'été à Foss (2027 m.), celle de Farinet à By (2042 m.), celle de Rosset à Prarayé (2000 m.), celle de Balla à Chaligne (1936 m.), celle de Glarey à Chamolé (2131 m.) ; à Valtornenche, le Breuil et le Giomen sont habités tout l'été ; la colline de Charvensod est peuplée toute la bonne saison jusqu'à la limite supérieure des forêts ; en parlant de l'Hermitage de Saint Grat (1773 m.), Monseigneur Duc me disait dernièrement : ce n'est plus un hermitage, c'est un va et vient continu : on s'en aperçoit bien le dimanche lorsque M. le Chan. Thomasset dit la messe dans la chapelle : elle est pleine de villégiateurs qui y accourent de tous les chalets environnants.

La vie tend donc à remonter. On veut de nouveau aller boire à leur origine le bon air, la bonne eau, le bon lait produits par les fleurs parfumées des Alpes.

Et on fait bien.

Je continue à traverser la colline. Devant moi le Mont Falère, appelé par les paysans Paletta. Il portait déjà ce nom dans une charte de l'an 1277 : *« A magno fossato quod descendit a Paletta usque ad duriam... »* Pourquoi le lui a-t-on changé ?

J'arrive bientôt aux domiciles de la Comba (2071 m.). Ici, auprès d'une fontaine, je fais de nouveau une petite halte, un petit repas arrosé avec du bon café et terminé par une autre bouffée de fumée.

Comme vous devez vous ennuyer, me dit-on, d'aller toujours tout seul en montagne !

Quelle hérésie !

Mais quand on va en montagne, on n'y va pas, je pense, pour la compagnie ; on y va pour la montagne. Si on a de la compagnie, c'est autant d'enlevé à la montagne. Quelquefois même la compagnie est si bruyante qu'on oublie la montagne.

Mais de la compagnie en montagne il ne m'en manque pas.

Je ne suis pas seul même un instant. Tout me parle. Les fleurs, les arbres les rochers, les chamois, les lacs, les ruisseaux, les marais, les précipices, les neiges, les glaces, la tourmente me tiennent un langage que j'aime entendre.

Et puis franchement, entre nous, n'est-il pas vrai que la compagnie humaine vous a ennuyé bien des fois. Tel compagnon vous a si fort embêté tel jour, que vous vous êtes dit de retour de la course : avec celui-là je n'irai plus.

Vous avez envie de vous reposer cinq minutes de plus : le compagnon vous dit : lève toi, partons. — Vous prenez telle direction : le compagnon vous dit : ce serait mieux de prendre telle autre : si vous vous êtes trompé, pendant le reste du trajet le compagnon vous assommera de reproches : voilà, dit-il, si tu m'avais cru, nous n'aurions pas été obligés de perdre énormément de temps et de retourner en arrière. Vous pouvez imaginer vous même combien les réflexions de l'ami agrémentent la promenade. — Puisque vous êtes sur place, vous désireriez vous arrêter un moment de plus pour vérifier un passage ou contrôler l'exactitude d'une carte : mais le compagnon est pressé : je ne puis m'arrêter davantage, dit-il. je dois rentrer chez moi ce soir. Et il faut s'exécuter. — Quand vous êtes disposé à faire une bonne traite de chemin, le compagnon s'arrête au beau milieu de la traite et vous dit : j'ai faim, je voudrais manger, reposons nous un moment.

Pour avoir la paix, il faut donc se plier continuellement aux caprices de son compagnon. Mais tout cela, c'est la négation même de toute jouissance.

Au contraire quand on est seul, on passe où l'on veut, on s'arrête aussi longtemps et aussi souvent que l'on veut, on mange et on boit quand on veut : la jouissance est complète parce que la satisfaction de sa volonté est complète.

C'était deux heures de l'après midi quand je me levai, et je repris le chemin. Je suivis un petit sentier tortueux montant en diagonale à travers une forêt de bois rabougris percée ça et là de quelques mélèzes. C'était l'automne, et d'un côté et de l'autre du sentier, je cueillais pleines les paumes des mains et bien mûres ces deux qualités de myrtilles que nous avons dans la monta-

gne, qualités qui se mêlaient et se confondaient l'une l'autre : le *vaccinium myrtillus*, la myrtille ordinaire, bleu noirâtre, sous ligneuse, et le *vaccinium uliginosum*, ligneux, au fruit bleuâtre saupoudré de blanc. Ces deux qualités de myrtilles me firent compagnie jusque sur l'arête ; de là, en quelques minutes, je fus au sommet le plus haut de ce qui reste aujourd'hui de la *Becca France*, appelée dans nos cartes *Becca Franz*, probablement pour honorer la mémoire de quelque officier allemand.

La configuration de l'arête de Becca France a été pour moi une révélation. En l'examinant attentivement on se rend parfaitement compte de la manière dont est arrivée la terrible catastrophe de la chute de la becca.

Figurez vous une longue arête rocheuse montant en direction approximative du couchant au levant jusqu'à la Becca (2312 m.). La largeur de cette arête varie plus ou moins entre dix mètres et cinquante mètres. Cette arête, comme celle de la Croix de Fana, est subdivisée elle même en 3, 4, 5, 8, arêtes-intermédiaires, parallèles entre elles dans toute leur longueur et se partageant toute la largeur de l'arête mère. Ces arêtes médianes sont séparées les unes des autres par des crevasses recouvertes par des ponts de gazon de 2, 3, 4, 5, 6 mètres d'épaisseur. Si on perçait ces ponts, on trouverait naturellement le vide dessous.

La manière dont est arrivée la catastrophe est maintenant sous vos yeux. L'eau filtrant à travers la mince épaisseur de ces ponts a rempli ces crevasses de plusieurs centaines de mètres de long et d'une profondeur inconnue. Des milliers de mètres cubes d'eau se sont ainsi trouvés emmagasinés dans la profondeur de la montagne constituée d'une roche très friable. L'eau filtra à travers la roche ; le gel et le dégel travaillèrent celle-ci. La base de la Becca étant ainsi minée, céda, et tout s'est effondré.

La chute de la Becca France est essentiellement due à la connivence de deux éléments : pierre et eau. Non de pierres seules s'effritant et s'effondrant sur elles mêmes, mais de pierres et d'eau. L'élément aqueux a eu sa large part. Roche et eau sont descendus ensemble. Cela ressort très bien de l'examen des ruines qui couvrent tout le vallon de Thora.

Lorsqu'il y a dans la montagne un éboulement de pierres seules, les plus grosses pierres sont celles qui descendent de plus et vont le plus loin dans la vallée passant assez souvent de l'autre côté du torrent qui coule au milieu de la combe, parce qu'elles ont plus de poids et par conséquent plus de force et de poussée pour renverser les obstacles : à mesure qu'elles diminuent de grandeur, elles s'arrêtent plus haut ; et tout près du point de détachement de la *perrière*, il n'y a plus que du gravier, et dessus, du sable et de la poussière.

Mais quand il y a éboulement de pierres et eaux ensemble, c'est le contraire qui arrive. L'eau n'ayant pas la force, d'emporter les plus grandes pierres les laisse d'abord pour s'attaquer aux moins grandes ; puis lorsqu'elle diminue encore de force, elle dépose à leur tour celles-ci pour en rouler de moins grandes encore et ainsi de suite. Au fond de la coulée

il n'y a plus que du gros gravier, puis du petit gravier, puis du sable, puis de *nilla*, puis de l'eau bourbeuse.

Or c'est précisément ce qu'on observe dans tout le parcours de l'éboulis qui couvre le fond du vallon de Thora ou de Cluselle. Dans le point le plus élevé du vallon, le plus près de Becca France, sont restés les plus gros blocs : ceux-ci diminuent de volume au fur et à mesure qu'on descend dans le vallon ; là où le vallon finit et débouche dans la plaine de Sarre, les pierres n'ont déjà plus qu'un petit volume : bientôt il n'y a plus que les gros cailloux, puis les petits cailloux, puis le gros gravier, puis le petit gravier, puis le sable.

Allez trouver le bon curé de Sarre, Thomas Lale, qui a fait tant d'améliorations sur les prés du bénéfice paroissial ; il vous conduira sur ses prés au dessus de la cure et vous dira en ajustant ses lunettes : voici, ici c'est tout gravier ; mais en creusant à 1 mètre 1/2, on trouve le niveau des anciens prés qui existaient avant 1561, la pleine terre noire.

Je ne m'arrêtai pas beaucoup sur ce qui reste de la cime de la feuë Becca France. Le mystère de sa chute se révélait trop clairement à mes yeux.

Je ramassai rapidement sur le sommet *leontopodium alpinum*, *artemisia peilemonta*, *herniaria hirsuta*, et le lichen *cetrvaria nivalis* ; puis je m'apprêtai à descendre dans l'éboulement même, à l'est précis de la becca, et à suivre cet éboulement jusqu'au fond.

Au bout de 40 mètres environ de descente, sur une arête médiane, je trouvai un petit gendarme. Je cachai ma carte de visite sous trois à quatre pierres que je superposai, et je continuai ma descente. *L'epilobium Dodonæi* bien en fleur m'accompagnait. Plus bas les robustes touffes du *laserpitum falcatum* s'efforcent de retenir le terrain mouvant. Heureusement le temps était calme et serein et il n'avait pas plu depuis plusieurs jours : car si le temps avait été au vent ou à la pluie, il aurait été souverainement imprudent de descendre tard dans l'après midi cette longue ruine qui aurait été alors sillonnée continuellement par une chute incessante et infernale de pierres. Tout de même, à chaque instant, je prêtai l'oreille et levais instinctivement la tête pour être prêt à me gare^r au moindre signal.

L'abbé Bovet me disait souvent : en montagne, lorsque l'on voit arriver des pierres, il ne faut pas faire comme les brebis et les moutons, mais il faut faire comme les chèvres et les chamois. Les brebis et les moutons, bêtes stupides, au bruit d'une chute de pierres, s'enfuient tête baissée dans la première direction venue et vont le plus souvent les recevoir toutes sur le dos : les chèvres et les chamois au contraire, bêtes fines et intelligentes, ne changent pas de place, mais ils regardent venir les pierres, et quand elles sont proches, par des mouvements de corps brusques et imperceptibles, ils les évitent et les laissent filer d'un côté et de l'autre du corps. Le cas échéant, je m'apprêtais naturellement à agir comme

les bêtes intelligentes. Heureusement je n'eus pas occasion de mettre en pratique les conseils pleins de sagesse de l'ami Bovet.

Je ne tardai pas à arriver au bas de la ruine.

Admirons ici la stratégie de la nature. On trouve d'abord les mélèzes les plus petits; puis ils vont grandissant à mesure qu'on descend. Il me semble que la forêt qui veut attaquer la côte alluvionnée, la remonter un peu à la fois, et s'y établir, met en première ligne les arbres plus petits et qui offrent moins de prise aux projectiles de la montagne. Ce sont les colonnes légères: les plus pesantes viennent après. Un petit mélèze, du type des hardis, avait même réussi à distancer de beaucoup les autres et s'était réfugié sous une petite balme; de là, à l'abri de la mitraille, il semblait faire signe aux autres d'avancer à leur tour.

Aux premiers mélèzes se trouvent mêlés les arbustes. À ma grande surprise, je note une grande quantité de saules du genre *appendiculata* ainsi que des sujets nombreux d'*hippophae rhamnoides* ou épines blanches, deux arbustes qui plongent toujours leurs pieds dans l'humidité et qui indiquent infailliblement de l'eau souterraine. Le pied de la montagne semblerait donc encore aujourd'hui rongé par l'eau. Des milliers de ruisselets maintenant à sec, à la distance d'un à deux mètres à peine les uns des autres, recueillent, quand il pleut, les eaux qui s'écoulent de l'immense ruine et la distribuent dans la forêt. Ces ruisseaux descendent un certain trajet et tandis que les uns finissent par se confondre avec le terrain, les autres continuent à se creuser, deviennent bientôt humides, puis donnent naissance à une source qui augmente de volume en descendant et vient se jeter dans le torrent de Clusella. Ce système d'irrigation de la forêt aux mille canaux, m'a extrêmement intéressé.

Je saute de l'autre côté du torrent de Cluselle et fais cette fois un bon repas, le plus copieux de la journée.

Tiens, que c'est curieux! À côté du torrent, un grand sapin desséché! Ça vous fait un drôle d'effet: un sapin qui plonge ses pieds dans l'eau et qui se dessèche! C'est bien l'image de notre siècle qui plonge les pieds dans la vérité et qui se dessèche d'erreurs et d'absurdités.

Je m'étendis sur le terrain et fis un bon petit sommeil. Un bon sommeil, c'est encore un des meilleurs moyens de jouir de la montagne. On se prend tant de peine pour aller en montagne: et quand on y est, on bat en retraite comme des perdus! Pourquoi donc ne pas employer un moment pour en jouir?

Voulez vous encore un conseil? Voyons toujours, pourvu que ce ne soit pas un sermon. Non, c'est court.

Quand vous faites de longues courses en montagne, et que vous avez le choix, prenez vos repas autant que possible, au commencement d'une descente ou bien d'un long trajet horizontal, mais ne mangez que très peu avant de faire une montée. Si vous mangez beaucoup avant de faire la montée, vous surpasserez la montée difficilement, votre poitrine ayant double travail celui de digérer et celui de surmonter différents niveaux d'altitude. Pour la

descende, au contraire, on pourra toujours facilement la faire, même si on a mangé un peu copieusement.

Bien rassasié et bien reposé, je repris ma promenade, en me tenant autant que possible sur le bord du torrent, espérant trouver quelques restes des murs du bourg de Thora mis à nu par l'érosion de l'eau; mais rien. Vraiment, quand on voit une si grande étendue de blocs, étendue qui dure une forte heure, on ne trouverait pas de l'exagération dans celui qui vous soutiendrait que la Becca France était autrefois élevée de sept cent mètres de plus, ou bien, que la ruine avait une largeur de 2 kilomètres à son point de départ!

Et remarquez encore, que tous ces matériaux sont disposés dans le fond du vallon en monstrueux *andains* qui courent parallèlement au vallon. Ça semble indiquer cinq ou six courants ayant avancé ensemble. C'est tout-à-fait ce qu'on observe dans les grands glaciers peu inclinés, où l'on compte 3, 4, 5, 6 courants par le moyen des moraines médianes. Autre preuve qui vient à l'appui de ma thèse que pour expliquer la chute de la Becca France il faut absolument admettre la concomitance de l'eau et de la pierre.

Je fus dans peu au village de Ville sur Sarre. En entrant au village, une bonne vieille en sortait. Lorsque je fus passé, se retournant en arrière, elle aperçut mon sac d'alpiniste: Vous n'auriez pas par hasard des allumettes à vendre, me dit-elle?! N'est ce pas écrasant pour un individu qui pratique le noble sport de l'alpinisme, d'être pris pour un marchand d'allumettes?

Toutes les fois que je suis passé dans ce groupe de villages qui composent Ville sur Sarre, j'ai toujours examiné attentivement les endroits où il me semblait qu'aurait dû pousser la mandragore. Car vous savez que la mandragore a été signalée autrefois à Ville sur Sarre (Bull. de la Flore Valdôtaine n. V. page 44). Naturellement je n'ai rien découvert. Mais ça ne veut pas dire que la mandragore n'ait pas prospéré autrefois dans la Vallée. Mon intime persuasion est, au contraire, que cette plante a existé autrefois chez nous mais qu'elle en a été extirpée par l'homme. Les paysans disent que ce sont les saisons qui retournent en arrière. Bêtise! Le principe catastrophique *laissez faire, laissez passer* qui a amené tant de ruines à la société civile, ce principe, dis-je, adapté en celui de *laissez arracher, laissez détruire*, cause les mêmes ruines à la société des plantes ou des animaux.

Les anciens botanistes signalaient aussi, comme spontanée, à Saint Christophe, la *rose de Noël* (*helleborus niger*). Si elle n'y est plus aujourd'hui, ce n'est pas parce que les saisons *retournent en arrière*, mais parce que on l'a déracinée. Ces années dernières on a porté cette plante à Ollomont (1313 m.), et on l'a abandonnée à elle-même sans aucun soin. Or elle a très bien tenu et s'est épanouie en plein mois de janvier. Si cette plante fleurit spontanément à Ollomont, elle pourrait donc d'autant mieux fleurir plus bas. Si elle n'y fleurit pas, c'est parce que on la déracine. Il suffit aujourd'hui chez nous qu'on sache que telle fleur est épanouie en tel endroit de la campagne, pour qu'on parte aussitôt en escouade pour l'en arracher. Si on les laissait vivre, nous aurions tout l'hiver notre colline d'Aoste remplie de *roses de Noël* qui, épa-

noüies en pleine terre, feraient alors un autre effet que ces plantes rabougries dont on a peine à contenir le faisceau de racines dans les vases.

La vigne en Vallée d'Aoste pourrait aussi facilement atteindre deux à trois cent mètres plus haut. Mais à quoi bon la cultiver, si tout est dévasté par les maraudeurs auxquels les gardes même font trop souvent une redoutable concurrence.

L'homme moderne est le plus grand ennemi de la nature. Aussi pour se protéger autant que possible contre les atteintes de ce rapace, les botanistes ont fini par ne plus dévoiler les stations des plantes rares. Nous avons ainsi dans la Vallée un certain nombre de plantes dont l'habitat n'est connu que de quelques initiés et qui sont par là à l'abri de la dilapidation. Protégées par l'ignorance que l'on a de leur situation, ces plantes peuvent, tout à leur aise, se croiser, se multiplier et voir se propager autour de leurs pieds une nombreuse génération de petits enfants.

De Ville sur Sarre, je descendis au village d'Oveïllan. Le chemin est rapide. Pour couper la descente en deux étapes, je fis de nouveau une petite halte d'une demi-heure sur le bord du chemin. Quelle magnifique vue on a d'ici sur le bassin central de la Vallée d'Aoste!

Avec quel serrement de cœur ne voit-on pas la plus grande partie de cette magnifique plaine sous l'empire incontesté de la Doire qui s'y promène en souveraine sans que personne se lève pour la faire rentrer dans son lit!

Franchement cette bête féroce ne devrait pas jouir ainsi de la liberté, mais devrait être enchaînée entre deux murs de grosses pierres tendus d'un côté et de l'autre de ses bords depuis Sarre jusqu'à Saint Marcel. On a calculé que vingt mille personnes pourraient trouver la vie rien que sur ces nouvelles terres qu'on rendrait à la culture. Et ce serait les terres les plus grasses de la Vallée.

Un mur de grosses pierres qui coûtait beaucoup autrefois, faute de moyens de transport, ne serait plus qu'un jeu aujourd'hui que l'on possède les câbles aériens. D'un côté et de l'autre du thalweg de la vallée, à Sarre, à Jovençon, à Gressan, à Pollein, à Brissogne, à un kilomètre à peine de distance de la Doire, il y a partout des affleurements de la montagne. La mine ferait sauter toutes ces roches, le câble les transporterait à pied d'œuvre, les deux murs s'allongeraient comme par enchantement, et la Doire, captée entre ces deux barrières, ne serait plus la dévastatrice abhorrée des terres riveraines, mais deviendrait leur mère nourricière.

Quand pourra-t-elle donc surgir cette puissante société agricole qui mette la main à l'œuvre et réalise ce vœu de tous les valdôtains! Ceux-ci pourraient alors venir se pourvoir de céréales dans le centre même de la vallée; ce ne serait pas si loin que d'aller les chercher en Amérique, et le chemin est un peu plus sûr.

Il est cinq heures. Je me lève et descends lentement sur le village d'Oveïllan. Je le traverse dans son sommet et enfile le sentier qui vient sur le vil-

lage d'Avisod. La descente est toujours raide et me rompt les jambes. Je fais de nouveau une halte.

Devant moi, de l'autre côté de la Doire, voilà la crête de Gargantua !

Croyez vous vraiment que cette crête soit une moraine frontale du grand glacier qui couvrait autrefois tout le fond de la Vallée d'Aoste, moraine qu'il aurait laissée derrière lui en se retirant. J'ai examiné plusieurs fois cette hypothèse : elle me semble peu fondée. Si elle était plausible, pourquoi le grand glacier n'aurait-il laissé que cette seule moraine frontale ? il devrait y avoir vingt ou trente moraines similaires dans tout le parcours de la Vallée.

Quant à moi, j'émettrai une autre théorie, qui, si elle ne vaut pas de plus que celle de la *moraine frontale*, vaut au moins tout autant.

Avez vous remarqué qu'au dessus de la côte de Gargantua il y a un ravin profond et si profond que si l'on pouvait y renverser dedans la masse de Gargantua, elle le remplirait exactement. On dirait que la hauteur du monticule de Gargantua est égale à la profondeur du ravin qui est au dessus. Pareil phénomène se remarque dans beaucoup d'endroits de la vallée. A l'est de Gargantua vous en trouvez plusieurs autres exemples dans la même colline avant d'arriver à l'église de Charvensod.

Voici maintenant mon hypothèse. Vous avez vu certainement des pyramides d'érosion. Un noyau de terrain dur : autour de ce noyau, un terrain moins dur qui coule et glisse de tous côtés : le noyau reste et forme ensuite ces crêtes fantastiques avec chapeaux de pierres connus sous les noms de *champignons, demoiselles, murs du diable etc...*

Eh bien ! je crois que le monticule de Gargantua doit avoir une origine à peu près semblable. Dans les temps préhistoriques la terre fortement imbibée d'eau partit en un *caill* (éboulement) immense dans la colline de Gressan, creusant cet abîme au dessus de la côte de Gargantua. Cette côte formée d'un noyau plus dur tint bon : l'alluvion passa d'un côté et de l'autre, nivelant tout devant lui jusqu'à la Doire qu'elle fit refluer sur sa rive gauche.

Ne pourrait on même pas regarder comme traces et exemples de ce cataclysmisme et appui de mon hypothèse ces notes puisées dans les archives de la cure de Gressan : « La plus ancienne inondation connue est du XI^e siècle. Le lac situé au sommet des monts de Gressan, gonflé par des pluies continuelles et abondantes creva, et ses eaux, dans leur descente furieuse, détruisirent plusieurs villages de la plaine de Gressan, refoulèrent la Doire vers sa rive gauche et formèrent avec leurs débris le tertre de Mont-Fleuri. Ensuite, destruction de plusieurs villages de Saint Martin de Corléan situés sur la rive gauche de la Doire, y compris un grand bourg de cette paroisse ».

La côte de Gargantua portait dans le moyen-âge le nom de crête, crête de Chevrot. Le 8 février 1298 le chapitre de la Cathédrale acquit un immeuble situé à Chevrot, sous la crête « *subtus cristam* ». Quelle saveur n'ont pas aujourd'hui ces noms anciens ! Mgr. Duc, dans son histoire nous apprend de même les noms anciens donnés à la voisine *Becca de Nona* aujourd'hui *Pic Carrel*. En 1223, S. Boniface agrandit le domaine de Comboë confiné par le *Chantel de Glarieti* (Becca de Nona) et le *Berrio Chamösser*.... Un document

Au 12 juin 1268 dit que l'alpe de Comboë est limitée d'un côté par *le chantel Glarieta* et de l'autre par le mont *Chamosier*. Un troisième document du 12 juillet 1288 ajoute d'autres limites: c'est le dard *aqua calens*, le Morion *mons rotundus* et l'eau *Glarieta*. Le vieux nom de la Becca de Nona ou Pic Carrel est donc *Glariety*: c'est le nom que lui donnent encore de nos jours les habitants de Charvensod. Si les cartographes et les alpinistes avaient connu l'antique nom de cette pointe, il ne se seraient peut-être pas mis en frais de lui en donner tant d'autres.

Il se fait tard. Je reprends mon chemin et tombe sur le village d'Avisod. Au nord du village les tailleurs de pierre ont découvert un magnifique bloc de granit (bloc erratique venu certainement du Mont-Blanc), et sont en train de le morceler en bornes, en dalles, en escaliers..... Voilà ce que sont les modernes. Ils ne voient dans les derniers représentants des anciens âges que des billets de dix francs.

Les géologues nous apprennent que ce bloc avait été cueilli par le grand glacier central au pied du Mont-Blanc. En roulant, il s'est arrondi et était venu jusqu'à l'endroit qui fut ensuite Chésallet. Ici il s'arrêta. Les Celtes respectèrent le vieux bloc, les Salasses le respectèrent, les Romains le respectèrent les Burgondes le respectèrent, les ignorants du moyen-âge le respectèrent..... les modernes à peine le virent-ils qu'ils le mirent en pièces. Il est quand même heureux que les civilisateurs actuels soient arrivés après tous les autres Barbares, car s'ils étaient arrivés avant eux, avec les moyens de destruction dont ils disposent, tout vestige des temps anciens aurait depuis longtemps disparu.

O bloc de granit, toi qui vis passer tous les habitants de la vallée d'Aoste, qui fus témoin de tous ses maîtres, t'attendais-tu vraiment à disparaître dans une époque où l'on professe un culte idolâtrique pour les choses anciennes? Quelle ironie sanglante des choses!

Je passe à Saint Martin de Corléan. Sur la route solitaire et ombragée, j'aperçois un touriste nez au vent et tenant en main le *guide* du Touring Club Italien.

Possédez vous ce *guide*? Prenez le 1er volume: Piemonte, Lombardia, Canton Ticino, 1re édition. Ouvrez à page 181: voilà une petite carte de la Ville d'Aoste. Examinez cette carte: que d'erreurs il y a, n'est ce pas? Le *prieuré de St Ours (priorato)* monument national, un des bijoux du moyen-âge, est placé à l'évêché actuel! Pauvres monuments nationaux, on ne sait même où vous êtes! Le Collège National *Principe di Napoli* est appelé *San Luigi*!! Quelle farce faite au Gouvernement que d'appeler son collège du nom d'un saint! Le Grand Séminaire est appelé *Palazzo Vescovile*! Au sommet de la page suivante il est dit que le *Collège Saint Anselme* possède une collection d'antiquités celtiques et romaines! Tout le monde ignore cela à Aoste. Deux alinéas plus haut, il est dit que le clocher du bourg a été construit vers la moitié du XIII siècle! Ce n'était pourtant pas bien malin de lire la date 1151 écrite près du vieux campanile.

Allez donc savoir quel est le cicerone qui a enseigné au Touring Club toutes ces belles choses ! Et je ne cite qu'une page !!! Franchement, si les guides *nationaux* content des bourdes semblables, force sera encore et toujours aux *nationaux* de recourir à des guides étrangers.

Arrivé à la cantine du Colignon, j'entre, prendre un verre de vin pour me donner des jambes, afin de rentrer à Valpelline dans la soirée.

Il est presque nuit quand je sors et que j'enfile la rampe du Saraillon.

Après avoir fait deux pas, je rencontre une société de quatre ivrognes qui tenaient tout le chemin. Guettant le moment favorable où une éclaircie se produisit au milieu de la troupe, je les outrepassai lestement. Je croyais n'avoir pas été remarqué lorsque l'un d'eux me hêla « *Eh ! l'homme où vas-tu ?* » me dit-il. Je continuai mon chemin sans répondre. Mal m'en prit. Notre individu se mit en colère : « *Impoli qu'il est, s'écria-t-il, il ne répond pas-même à notre salut.* » Et il s'apprêtait à se mettre à mes trousses. Mais un de ses compagnons aussi soul que lui le calma. Il ne faut pas t'emporter ainsi, lui dit-il, c'est l'ignorance. Il n'ont pas plus de savoir vivre que ça. Ce mot, *c'est l'ignorance*, calma mon individu et m'excusa à ses yeux. Il me procura à moi une bonne goutte de sang, qui me fit trouver court le reste du trajet : j'en avais encore le cœur gai, lorsque je mis les pieds, deux heures plus tard, dans mon trou de Valpelline.

ABBÉ HENRY

Octobre 1917

